

# GENRE

28 avril 2018

## RHIZOME

Comme la structure du gingembre. Se multipliant de lui-même sous la terre. Chaque fragment de racine devient simultanément une racine centrale, qui se multiplie aussi. Même si un fragment se détache, il continue, à son propre rythme. Cette métaphore – le rhizome, de Deleuze et Guattari – est la base du modèle de travail de birbuçuk et constitue également le sol de la session sur le genre.

"Nous croyons à l'unité du savoir. Après les années 1980, le confinement de chaque domaine de connaissance à sa propre discipline était une erreur. Art, économie, écologie, sociologie, philosophie – ceux-ci doivent être traités à leurs points d'intersection."

Le genre est l'une des questions les plus déterminantes dans cette perspective holistique. Ce n'est pas seulement la relation entre femme et homme. Cela concerne toute l'énergie, le pouvoir, les relations distribuées. Écologie, économie, genre sont inséparables – ils sont au cœur du métabolisme socio-économique. Comment les êtres humains et les communautés se rapportent à leur environnement, comment ils s'organisent, comment l'énergie est absorbée, transformée et expulsée – ce sont aussi des questions de genre. Après les années 1980, chaque forme de connaissance a été confinée à sa propre discipline – art, économie, écologie, sociologie, philosophie ont été placés dans des boîtes séparées. Cette session est pour briser ces boîtes.

Cette session est une réunion fermée et candide qui donne la priorité au partage d'histoires personnelles, d'expériences et d'idées plutôt qu'à un format de panel académique. Politologue, économiste, directrice artistique, militante, artiste, cinéaste à la même table – l'indisciplinarité n'est pas une déficience mais un choix conscient.

## PÉRIODES DE DÉFAITE

Une voix qui était étudiante à Ankara en 1968, a passé deux ans et demi en prison lors du coup d'État du 12 mars, puis a travaillé dix ans à gauche comme traductrice et éditrice, parle de la déception de l'expérience d'être femme à gauche. Découvrir la théorie féministe, c'est que tout dans sa tête trouve enfin sa place.

"J'ai découvert la théorie féministe. Quand j'ai découvert la théorie féministe, je me suis sentie à l'aise. Tout dans ma tête a trouvé sa place. J'ai compris pourquoi ces choses se passaient."

Lors des périodes du 12 mars et du 12 septembre, nous faisons face à un État « défini », un pouvoir politique défini. Aujourd'hui, une situation bien plus ambiguë est en question – nous sommes dans le processus de construction du totalitarisme. Polarisation, inimitié entre voisins et frères : l'analyse du totalitarisme par Hannah Arendt est plus applicable aujourd'hui que jamais. La peur des choses inconnues, la nature très intelligemment construite de ce pouvoir – il y a une nouvelle situation, et nos esprits ne peuvent pas produire des réponses appropriées à cette nouvelle situation. Travailler dix ans à gauche comme traductrice et éditrice, faire publier des livres – c'était un travail important, mais l'expérience d'être femme à gauche était différente. La question des femmes était toujours reportée à « plus tard ». Un master en Études féminines à Londres est devenu une étape qui a approfondi cette rupture – quand un cadre académique s'est combiné avec l'expérience vécue, des œuvres comme le livre *Aimer le Monde* Aujourd'hui sont nées.

"Je le dis parce que je me sens impliquée dans le fait de ne pas comprendre la situation. Il y a une situation très nouvelle en Turquie et nos esprits ne peuvent pas produire des réponses appropriées à cette nouvelle situation."

Mais les périodes de défaite sont utiles pour l'autoexamen des mouvements. Le mouvement des femmes a commencé en 1983 précisément dans une telle période de défaite — de nombreuses dynamiques se sont conjuguées, les femmes se sont trouvées les unes les autres. Une nouvelle découverte et rencontre : la fermeture d'une période peut être grosse de l'ouverture d'une autre. L'histoire est pleine de telles périodes — d'autres choses ont toujours été possibles. Porter l'espoir, se souvenir de l'importance de l'espace public : nous possédions autrefois l'agenda, même sans majorité numérique nous étions presque ceux qui posaient l'agenda. La crise climatique et la guerre — ces deux grandes dynamiques mondiales peuvent nous amener à un « plan de l'humanité ».

La capacité des grands traumatismes à unir l'humanité — comme dans la fondation des Nations Unies — se présente comme une possibilité.

### LES RUES SONT-ELLES BLOQUÉES ?

Après Gezi, les rues ont-elles été bloquées ? Dans une période où l'État a levé sa garde et où la terreur et le traumatisme ont fermé la rue, les artistes et les militants peuvent-ils développer d'autres pratiques ?

"Nous avons été chassés des rues mais les rues sont importantes. Les enfants morts à Gezi, les traumatismes... Les dynamiques ont changé après Gezi."

Le mouvement féministe est le mouvement qui peut encore descendre dans la rue — quarante mille femmes marchent le 8 mars. Ce n'est pas quelque chose à minimiser ; dans une période où de nombreux mouvements se sont retirés des rues, le mouvement des femmes continue à se tenir là. Le meurtre de femmes travailleuses, les mariages forcés d'enfants, la violence sexuelle — l'action de rue reste l'outil le plus puissant contre ces choses. Mais au-delà de la rue, il y a d'autres espaces aussi — et ces espaces ne sont pas des alternatives à la rue mais ses compléments.

Une professeure d'université ouvre son cours au public : association de quartier, sociologie, philosophie, architecte, architecte d'intérieur, urbaniste ensemble. Pas de hiérarchie, des dialogues se construisent. Perturber la zone de confort — vivre des rencontres avec des personnes qui nous sont étrangères. L'art prend ici un rôle alternatif : il s'infiltré par la narration indirecte dans les endroits où le discours politique direct ne peut pas entrer. Documentaires, visuels, symboles — un réseau de données s'étendant des meurtres d'enfants à la crise climatique.

Bibliothèques vivantes : la découverte que la personne que vous appelez « l'Autre » est en fait quelqu'un comme vous. Le désapprentissage se produit ainsi. Communiquer en dehors de la polarisation, créer des contre-espaces publics, vivre réellement les communs. Petits réseaux — maintenir la communication solide avec l'épicier, le commerçant. Si nous gardons cette communication vivante au niveau des racines, nous préservons le potentiel. Quand nous restons dans nos propres espaces, nous nous parlons toujours les uns aux autres — nous sommes déjà des gens qui se sont convaincus mutuellement. La vraie question est la rencontre avec ce qui nous est étranger. Perturber la zone de confort, créer des espaces sans hiérarchie — l'universitaire qui ouvre son cours au quartier, l'artiste qui emmène son atelier dans la rue. Les fissures qui se forment dans ces rencontres peuvent être plus durables que les grandes ruptures.

### CORPS ET SYMBOLE

Une artiste née à Istanbul en 1982 mais emmenée en Arabie Saoudite à six mois, qui a vécu douze ans à Djeddah. Son père ingénieur, sa mère financière, la famille matriarcale et féministe — mais l'extérieur est le poids de la charia. Ayant observé avec les yeux d'un enfant comment l'identité féminine change lors des allers-retours entre Istanbul et Djeddah, elle a reçu une formation en beaux-arts à Londres et était la seule étudiante à formation musulmane dans sa classe à l'époque post-11 septembre. Maintenant tatouage, peinture, gravure, argile-papier, calligraphie — chacun

une forme d'expression. Elle travaille avec des symboles : vulve, utérus, lumière, chiffres, symboles de vie – sans être trop directe, avec une intention de guérison.

"Je suis quelqu'un qui utilise beaucoup de symboles. C'est comme ça que je code mes œuvres. Je travaille avec des symboles, des chiffres. Les symboles de vie les plus simples, vraiment."

Meurtres d'enfants, la question des mariées enfants, viol et violence sexuelle – ce ne sont pas des nouvelles de deuxième page. Un viol collectif de 29 personnes à Mardin, une affaire dans le meurtre Garipoğlu close avec trois lingots d'or – chacun devient une œuvre d'art. La série « Terroriste Rose », le projet « Trousseau » – un service de 36 assiettes, présenté comme un tissu de trousseau mais avec à l'intérieur des couches de violence contre les femmes codées.

Produire avec l'intention de protection, d'auto-protection, d'autonomisation – l'art est ici quelque part entre témoignage et guérison. Les histoires de travailleuses du sexe, la confrontation avec le visage du bébé fille, la sculpture de l'utérus – ce ne sont pas des préférences esthétiques mais des formes de rendre visible la violence rendue invisible.

Le concept de forensic architecture est discuté : le pouvoir de l'art à être présenté comme preuve devant les tribunaux. L'artisanat des peuples indigènes à Standing Rock, l'architecture forensique – les données artistiques deviennent des données juridiques. La série Karadul/Night Bloomers rend visibles les vies invisibles des travailleuses du sexe. Les banques de semences de Vandana Shiva, la biodiversité – la guerre entre les semences locales et les brevets de semences est intimement liée à la question du genre. La ressemblance structurelle entre le brevetage des semences et le contrôle du corps féminin n'est pas une coïncidence.

## MON ENFANT

Né à Istanbul en 1969, enfance passée à Bursa, enfant de fonctionnaire – témoin précoce des inégalités et des dynamiques de genre. Sept ans en pension à Robert College, expérience d'éducation alternative à Hampshire College, un réalisateur passant de la sociologie de Boğaziçi aux arts du film et des médias aux États-Unis – qui voit le cinéma documentaire comme un instrument de changement social. « Murs » sur le Mur de Berlin, un documentaire de trois heures sur l'examen d'entrée à l'université, et le projet en cours « Nucléaire à la Turquie » sur les investissements nucléaires de la Turquie – Akkuyu, Sinop, un projet en cours. Un long métrage documentaire sur les expériences de parents avec des enfants LGBTI+ réussit précisément ce désapprentissage. Quand des mères et des pères dont les enfants sont LGBT parlent à la caméra, ils cessent d'être « l'Autre » et deviennent des parents que tout le monde peut reconnaître. C'est le pouvoir du documentaire : le moment où on reconnaît, la distance se ferme.

"Si vous n'allez pas produire maintenant, quand allez-vous produire ?"

Ce réalisateur est également témoin vivant de la suppression institutionnelle du harcèlement sexuel. Ayant enseigné cinq ans à l'Université Bilgi, a été promu chef de département – puis est intervenu dans le harcèlement sexuel subi par trois victimes. Contraint à démissionner par le recteur. Le réflexe de l'institution est clair : non pas résoudre le problème, mais détruire la personne qui l'a exposé. Cette expérience est la forme la plus concrète de la tension académie-activisme : quand vous intervenez dans des problèmes réels, le réflexe de l'institution est de vous expulser.

"J'étais, par exemple, quelqu'un qui affrontait la police au début de ma vingtaine. Mais même en regardant en arrière maintenant, il y a un point d'interrogation, une peur en moi aussi."

Deux ans à l'Université Sabancı, puis à Boğaziçi depuis 2007 – réussit à établir une Commission de Prévention du Harcèlement Sexuel avec le Club des Études Féminines. Mais même pour cela, des années de lutte sont nécessaires. Les structures institutionnelles résistent au changement ; les gains ne sont possibles que par une pression persistante et collective. Les universités sont simultanément un espace de respiration et un instrument d'oppression – cette contradiction est la réalité structurelle de la vie académique en Turquie.

L'activisme LGBTI+ a également suivi un parcours similaire. Un chemin commençant à la Sociologie de l'Université d'Istanbul en 2001 — le mouvement anarchiste, le mouvement féministe, la plateforme anti-guerre en Irak, Lambda Istanbul. Quand 300 à 400 personnes marchent à Istanbul Pride en 2005, les années suivantes des dizaines de milliers sont atteints — et puis c'est interdit. Une ligne de conseil est établie, 10 livres sont traduits, on travaille autour du concept d'hétérosexisme. Huit ans de travail social à la Fondation pour le Développement des Ressources Humaines — ce qu'on apprend sur le terrain est différent de ce qu'on apprend dans les livres. La transition de l'action de rue au travail théorique n'est pas une perte mais un approfondissement. Être chercheuse indépendante, syndicalisme, traduction — chacun en soi une forme de lutte.

Nous devons préserver notre existence pour pouvoir lutter — se protéger soi-même est au moins aussi important que la résistance.

"À chaque panel où j'allais, je prenais des notes. J'ai eu l'occasion d'écrire des articles."

Les partis de gauche classiques ont été trouvés « lourds et aliénants » — les lieux de la société civile sont préférés. Après Gezi, le prestige de l'activisme a augmenté, mais en même temps le traumatisme aussi s'est approfondi. La question de l'identité émerge : si la politique est menée à travers l'identité, ce n'est plus de la politique — mais quand on vous attaque, vous devez défendre votre identité. Le sentiment que nous allons partir comme un grain de poussière dans l'univers rend pessimiste — mais même dans ce pessimisme, le sens de se défendre et d'essayer d'exister ne disparaît pas. Rencontrer une identité « assignée » plutôt que de se définir comme femme — le patriarcat et l'hétérosexisme seront certainement détruits. Ceux qui disaient que la Terre était ronde étaient aussi appelés fous — cette conviction n'est pas de la naïveté mais une résolution distillée de l'expérience. Des connexions sont établies depuis la vision des Zapatistes sur l'écologie et la terre jusqu'à la relation entre paramilitarisme et néolibéralisme en Colombie, du lien sécheresse-crise climatique aux racines historiques de l'hétérosexisme. Chaque connexion rappelle que la lutte n'est pas locale.

## LE DROIT AU LOGEMENT ET LA NATURE DE L'ENFANT

Un voyage s'étendant d'Antalya au Kirghizistan, à la Vallée d'Alakır, à Çıralı : le logement est un droit fondamental. Nous sommes venus au monde en tant qu'êtres humains — manger, boire et se loger sont nos droits fondamentaux en tant qu'êtres vivants. Dans quelle mesure pouvons-nous les protéger ?

"J'ai toujours essayé de ne pas coder mon enfant. J'ai toujours cru qu'ils savaient vraiment... que notre nature sait dès la naissance ce que nous voulons et ce qui nous rend heureux et en paix."

La pratique de vie écologique dans la Vallée d'Alakır, la construction de maisons en terre, les luttes contre les centrales hydroélectriques — ce ne sont pas des concepts abstraits mais des expériences vécues. Cinq ans dans une école publique au Kirghizistan, formation en communication, puis la décision de s'installer dans la vallée à Antalya. La Grande Marche Anatolienne — 40 jours d'Antalya à Ankara, marcher enceinte — est l'expression corporelle du droit au logement, à la possession de la terre et de l'eau. La vie à Çıralı, sa fille commençant l'école primaire — la recherche d'une éducation alternative est maintenant une nécessité concrète, pas une discussion abstraite. L'éducation des enfants est repensée dans ce contexte. Le système scolaire ou l'éducation alternative ? Des espaces habitables, dans la société mais libres. Le pouvoir des enfants à se socialiser dans la nature — au-delà des mots, essayer de comprendre la terre.

"Je veux dire, de quoi parlons-nous ? Il y a des choses avec une très grande urgence pour le monde lui-même, mais toutes ces identités, genres, frontières, pays, politiciens, etc. — elles disparaissent toutes en volant."

La tension entre l'action individuelle et le mouvement social prend ici sa forme la plus concrète : la vie créée pour un enfant est simultanément un acte politique. Trois maisons ont été construites à Alakır — en terre, à la main, avec intention. La deuxième, avec Can Aşık — construction commune, vie commune. Une rencontre avec Vandana Shiva,

les banques de semences, la question de la biodiversité – ce sont différentes dimensions du droit au logement, du droit sur son corps, de la possession de la terre. La question de ce que ces enfants deviendront est la question du futur – la nouvelle génération peut être plus consciente avec internet, peut construire une conscience universelle.

## CARTON ROUGE ET LA VILLE

Un voyage depuis Kartal à Istanbul passant par le Lycée Anatolien, de Marmara à Mimar Sinan, d'Espagne à Beyrouth – une artiste dont la trajectoire se forme autour de la transformation urbaine et de la relation corps-espace. Participation à des initiatives artistiques comme le Projet Appartement, travail avec le groupe Carton Rouge – des femmes qui œuvrent dans le domaine de l'art des femmes – confrontation aux manifestations du sexisme dans le monde de l'art.

"Un atelier à Tarlabası, des peintures critiques contre le projet de Zaha Hadid pour Kartal, l'exposition 'Là où le Feu Tombe' – 131 artistes, le 20e anniversaire de la Fondation des Droits de l'Homme. Ville, corps et genre sont inséparables." Née à Kartal, Istanbul en 1984, obtenir une place dans un Lycée Anatolien était une grande expérience de socialisation – différence de classe, différence d'espace, différence d'identité ont été ressenties concrètement pour la première fois. La transition de la Peinture de l'Université Marmara à Mimar Sinan, Erasmus en Espagne, un master art-design à Yıldız Teknik avec Ali Artun et İnce Eviner. Résidences artistiques en Italie et Suède en 2015, puis un master informel à Ashkal Alwan à Beyrouth – chaque étape un éloignement du centre et une expérience de production dans des contextes différents. Toute la vie se forme autour de cette conscience. L'art crée des espaces publics alternatifs grâce au pouvoir de la narration indirecte – il s'infiltré dans les endroits où le discours politique direct ne peut pas entrer. L'exposition « Là où le Feu Tombe » – 131 artistes, le 20e anniversaire de la Fondation des Droits de l'Homme – montre la puissance de la production collective. Mais la question reste toujours ouverte : l'art peut-il créer un vrai changement, ou est-ce une consolation ? Cette question reste sans réponse – mais ne pas avoir de réponse n'est pas une faiblesse, c'est une ouverture.

## J'AI QUITTÉ L'ACADÉMIE

Ingénierie environnementale et sculpture – dans l'atelier de Mehmet Ali Uysal – modélisation de l'eau et arts de la scène, un doctorat en modélisation précipitations-ruissellement à Boğaziçi et de là à la modélisation systémique des systèmes écologiques, fondation de coopérative et réalisation documentaire – des chemins réunis en une seule personne, l'histoire de sortir de l'académie.

"J'ai quitté l'académie. La production avait déjà commencé à produire très peu. J'avais remarqué que la tendance à apprendre avait aussi diminué."

Déménager à Ankara et travailler dans une usine dans la zone industrielle organisée de Tincan – apprendre avec le corps ce que signifie produire. Choisir au retour à Istanbul de fonder un collectif basé sur les relations domicile-voisin. Réalisation – court métrage, documentaire – arts de la scène, performances de « parole prononcée », travaux avec Hazavuzu Kumpanyası, arts visuels dans le collectif oddviz, fondation de la Coopérative de Consommation de Boğaziçi, le Nouveau Réseau Diaspora – tous des domaines trouvés en dehors de l'académie, chaque monde fonctionnant selon sa propre logique. L'incapacité de l'académie à perturber la zone de confort, le fait que l'activisme fait à l'extérieur est plus vivant que la production faite à l'intérieur – cette tension résonne à travers de nombreuses voix dans la session.

Quelqu'un qui a travaillé quatre ans au Ministère de l'Environnement dit que quand elle a découvert la théorie féministe, elle s'est sentie à l'aise. Les années passées en prison comme prisonnière politique, la déception d'être femme à gauche, l'expérience bureaucratique au Ministère de l'Environnement – tout acquiert un sens quand combiné à une perspective féministe. Le livre Aimer le Monde Aujourd'hui est la cristallisation de cette perspective.

Le projet Şehveti Bostan – şehvet, pas şevket – est des espaces de vie sûrs et autosuffisants pour les femmes qui ont subi de la violence, des forêts de mémoire, la pratique de planter des arbres pour des amis assassinés. Le meurtre de femmes trans comme Hande Kader rend ce projet urgent. La forme concrétisée de la politique du désir :

placer soin et mémoire contre la violence, culture contre destruction.

Le groupe d'écoféminisme établi pendant la période Gezi a fait cette connexion — écologie et féminisme sont deux faces de la même lutte. La ressemblance structurelle entre la domination de la nature et la domination du corps féminin n'est pas coïncidentelle mais systémique. Capitalisme, patriarcat et destruction écologique puisent à la même racine — cette analyse n'est pas une abstraction académique mais la connaissance des mains plantant des arbres à Şehveti Bostan. Forêts de mémoire — chaque arbre planté pour un ami assassiné, à la fois deuil et résistance, perte et verdissement.

## DANS UN LIEU MULTIDIMENSIONNEL

Le dernier mot de la session est la reconnaissance de la multidimensionnalité.

"Nous sommes dans un endroit vraiment très multidimensionnel. Et il faut essayer d'être conscient de chaque dimension, je pense. Si chacun s'occupe bien d'une chose, de nombreuses solutions sont produites."

Les bases du pessimisme sont réelles : la construction du totalitarisme, la polarisation, le blocage des rues, le traumatisme. 12 mars, 12 septembre, Gezi — chacun une rupture, chacun une blessure. Mais l'espoir n'est pas endormi. La possibilité que de grands traumatismes unissent l'humanité — la crise climatique et la guerre peuvent nous amener à un « plan de l'humanité », tout comme les Nations Unies ont été fondées. La nouvelle génération est plus consciente avec internet. Le patriarcat et l'hétérosexisme seront certainement détruits — porter cette conviction n'est pas de la naïveté mais une forme de résistance.

"Cela arrivera certainement. Ceux qui disaient autrefois que la Terre était ronde étaient aussi appelés fous. Je veux espérer que cela arrivera certainement."

Les voix qui se sont réunies dans cette session — politologue, militante LGBTI+, praticienne de vie écologique, artiste féministe, documentariste, syndicaliste — des personnes qui ont traversé les moments politiques de la Turquie, marché des chemins du 12 mars à Gezi, de Lambda Istanbul à la Vallée d'Alakir, qui ont fait face au totalitarisme sans se rendre. La question — art ou rue, académie ou collectif ? — est une mauvaise question. Comme un rhizome, un réseau qui se multiplie de lui-même sous la terre, chacun capable de devenir une racine centrale, continuant même s'il est brisé. L'indisciplinarité n'est pas une déficience mais une façon d'être. Écologie, genre, art, organisation — ce ne sont pas des luttes séparées mais différentes dimensions de la même lutte. La main qui fonde une banque de semences et la main qui code la violence dans un service d'assiettes, l'œil qui filme un documentaire et l'œil qui construit une maison en terre — tous sont des nœuds du même réseau. Travailler dans chacune de ces dimensions est la chose la plus significative qui puisse être faite en des temps sombres.